

Dimanche 13 avril 2008

Romains 1, 16-32

Bettina Cottin
Enghien-les-Bains

Par ce passage débute la grande démonstration Paul qui culminera en 3, 22-24 : "C'est la justice de Dieu par la foi en Jésus Christ pour tous ceux qui croient, car il n'y a pas de différence : tous ont péché, sont privés de la gloire de Dieu, mais sont gratuitement justifiés par sa grâce, en vertu de la délivrance accomplie en Jésus Christ" (*TOB*).

Nous voyons clairement où il veut en venir – et la phrase 1, 16-17 l'annonce d'emblée : Car je n'ai pas honte de l'Évangile : il est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif d'abord, puis du Grec. C'est en lui en effet que la justice de Dieu est révélée, par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit : "Celui qui est juste par la foi vivra" – ; mais il nous est plus difficile de suivre à la lettre son argumentation pour y parvenir. Notre culture, notre éthique et même notre culture de foi ne correspondent plus à celles du 1er siècle, celles de Paul. De ce fait, les argumentations par la révélation naturelle demandent à être repensées. De plus, la considération de l'homosexualité dans ce passage doit beaucoup à la réflexion du juif Paul par rapport à la société païenne qui constituait l'entourage sociologique et idéologique des communautés chrétiennes (et juives) à Rome, comme par ailleurs aussi à Corinthe. Il nous faudra éviter un anachronisme « fondamentaliste » par rapport au texte ; nous ne pouvons pas le prolonger sans réfléchir par des directives morales. Voyons d'abord lignes de force de Romains 1, et posons-nous ensuite la question de comment prêcher à partir d'un tel texte.

L'ouverture de l'épître aux Romains

Elle dit clairement que ce ne sera pas une lettre comme les autres. Dès l'ouverture, Paul intègre à la salutation d'usage et à son auto-présentation en tant qu'apôtre une confession de foi probablement préexistante. Ensuite, dans l'action de grâce, il résume sa situation vis-à-vis de la communauté de Rome et la place qu'elle tient dans sa perspective biographique : il est convaincu qu'il lui faut continuer son ministère à l'occident de la Méditerranée, après avoir œuvré à l'orient, cf. aussi Rm 15, 22-29.

Il poursuit sa communication par l'exposé du thème de fond : le péché universel face à la grâce originelle de Dieu. Il s'efforce de maintenir ensemble dans un même regard les juifs et les païens par rapport au plan de salut de Dieu, mais son argumentation n'est pas symétrique ; elle passe dialectiquement d'un argument à l'autre, d'où parfois notre difficulté à suivre. Il s'appuie sur la conviction généralement partagée à son époque que la divinité peut être reconnue à travers la contemplation de son œuvre, c'est-à-dire la nature, la création.

L'Évangile d'abord

Je trouve important de souligner que dès le début Paul présente Jésus-Christ comme fondement de tout ce qu'il a à dire (vv. 1-6), et que, tout de suite, il se déclare entièrement lié à «l'évangile», à la Bonne Nouvelle. La thèse fondamentale, la base de toute son argumentation, quels que soient les méandres qu'elle suive ensuite, sera donc : "Je n'ai pas honte de l'Évangile : il est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif d'abord, puis du Grec. C'est en lui en effet que la justice de Dieu est révélée, par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit : Celui qui est juste par la foi vivra" (vv. 16-17). C'est parce que cette Bonne Nouvelle est déjà là et infiniment plus consistante que toute réalité d'origine humaine, y compris le péché (cf. 4, 16 ; 5, 21) qu'il peut maintenant développer sa théorie du péché, ou plutôt son constat, dans le monde tel qu'il le trouve, à son époque, dans la culture de sa zone géographique.

Analyse du péché

Ce n'est pas une analyse froide et distante ; l'introduction par la colère de Dieu signifie que, pour Paul, le monde ne peut pas être considéré de façon objective mais toujours dans le cadre d'une relation : la relation à son créateur. L'humanité vit sous le regard de sollicitude du créateur et est invitée à répondre par son regard.

Mais c'est là l'analyse du péché : au lieu de s'ouvrir à la relation à Dieu qui les place dans leur vraie identité, les humains se sont regardés eux-mêmes et se sont, de ce fait, refermés sur eux-mêmes. Et ils se sont enfermés dans un cercle vicieux : non-reconnaissance de Dieu, idolâtrie, déformation de la pensée et incapacité à reconnaître Dieu, péché, injustice les uns envers les autres et, en fin de compte, violence et désespoir. L'idée de l'idolâtrie est fondamentale dans le développement de Paul : c'est le choix de la fermeture au lieu de l'ouverture, de l'instrumentalisation de la relation à l'autre au lieu de la coexistence fraternelle de tous en tant que créatures de Dieu, c'est enfin l'obsession de la transgression au lieu de la liberté de prendre le chemin de la vie.

L'importance du corps

L'argumentation juive de Paul est particulièrement forte en ce qu'elle fixe dans le corps, l'existence charnelle et concrète de tout un chacun, le vécu du péché (et plus tard, de la grâce, cf. 6,13). Le péché n'a rien d'abstrait, c'est ce que l'on fait concrètement. Rappelons que même là où des pensées sont qualifiées de transgression (notre v. 29, ou encore les commandements IX et X du Décalogue), il s'agit non pas de pensées involontaires mais de préparations mentales d'actions bien réelles, autrement dit de pensées volontaires, de projets. C'est ainsi que le v. 24 résume la conséquence du péché par le terme d'avilissement de leurs corps. Il n'est pas encore question ici de la sexualité en particulier ; un « amen » marque la fin du premier argument.

Mais les pratiques sexuelles sont en effet vues comme l'expression véridique d'une réalité anthropologique, relationnelle et spirituelle spécifique. C'est ici la différence entre la vision biblique, qui s'efforce de considérer l'être humain dans son ensemble,

et la vision de la culture hellénistique et même l'éthique romaine. Pour cette dernière, les relations sexuelles devaient rester dans le cadre du statut social des partenaires. À chacun sa place et le respect qui lui est dû. À l'homme libre, la domination sur les autres, à la femme et à l'esclave, la soumission. Les relations homosexuelles masculines étaient appréhendées en tant que pratiques neutres tant qu'on ne touchait pas à la hiérarchie sociale, non en tant qu'expression d'une identité. Autrement dit, les hommes libres pouvaient avoir des relations sexuelles avec des esclaves même très jeunes, mais ne devaient en aucun cas « prendre la place de la femme » ou se laisser dominer par une passion sentimentale. Par ailleurs, une femme devait garder une position soumise et n'était pas censée prendre l'initiative.

La critique de Paul est tout autant nourrie de la tradition juive avec sa condamnation plutôt globale de l'homosexualité, que de la conviction chrétienne que nous sommes tous appelés à la liberté des enfants de Dieu. De ce fait, les schémas de soumission et de domination sont détrônés en tant qu'expression de l'ordre de la création ; au contraire, ils dénotent encore le péché (Paul a magistralement résumé la nouvelle création en Christ en Galates 3, 28.)

Dans les vv. 26-27, Paul critique donc les pratiques païennes, sur la base de ses convictions juives 1, mais dans la suite, il fait clairement comprendre que d'autres transgressions sont tout aussi critiquables. Des pratiques homosexuelles ne sont donc pas le péché par excellence et personne ne saurait juger sous prétexte qu'il est, sur ce plan, conforme à la tradition. Le corollaire de l'argumentation sera 2, 1 : "Tu es donc inexcusable, toi, qui que tu sois, qui juges ; car, en jugeant autrui, tu te condamnes toi-même, puisque tu en fais autant, toi qui juges". Cette phrase-ci répond au début de l'argumentation, 1, 16-17, et à sa conclusion, 3, 22-24.

Justice théologique équitable

Paul opère un va-et-vient entre une argumentation destinée aux païens (en fait, aux pagano-chrétiens) et celle destinées aux juifs, en fait aux judéo-chrétiens. Chacun sera jugé d'après sa « loi », d'après ce qu'il aura pu connaître de la volonté de Dieu (cf. 2, 12. 14).

Historiquement, on ne peut dire avec certitude quelle était, à l'époque, la proportion des uns et des autres dans la communauté de Rome, ni dans quelle mesure le décret d'expulsion des juifs de l'an 49 était encore en vigueur en 57/58, date de la rédaction de la lettre. Retenons que Paul devait autant à sa propre conscience et identité qu'à la communication avec ses destinataires de faire le tour de la question, pour conclure que la grâce de Dieu en Jésus-Christ constitue la seule espérance pour l'humanité déçue de sa vocation originelle. C'est à cause de cette ambition d'une vue universelle, ambition qui ne craint pas de montrer ses hiatus et se recherches non encore abouties, à cause de cette pensée très construite et pourtant encore ouverte, que l'Épître aux Romains a joué et joue encore un rôle de premier ordre dans la théologie chrétienne.

Mais comment prêcher ?

Le développement théologique de Paul peut constituer un beau défi aux dons pédagogiques du prédicateur : pour une fois, expliquer aussi simplement que possible

un texte devant lequel beaucoup de lecteurs sont tentés de capituler.

La catégorie analytique de l'idolâtrie peut donner une piste intéressante. Pour ceux qui réfléchissent au fonctionnement des médias et de la communication Internet : que signifie, dans notre culture contemporaine, cette valorisation du regard que nous portons sur nous-mêmes ?

Le fait que la Bonne Nouvelle, l'Évangile, est à la base de notre foi, rappelle que nous ne pouvons nommer le péché que parce que nous sommes déjà au bénéfice de la grâce de Dieu. Le chrétien doit chercher – et trouver – une voie originale entre un moralisme d'autosatisfaction d'un côté et un relativisme éthique conformiste de l'autre. Les débats éthiques actuels tendent à la simplification. Comment prendre position en gardant le cap de l'éthique et de l'amour du prochain ? Comment garder vivant le potentiel critique – et autocritique, bien sûr – de la pensée chrétienne ? À quoi cette critique peut-elle bien avancer notre monde ?

Les auditeurs attendront peut-être de nous de traiter de la question de l'homosexualité. J'ai déjà dit qu'il faut se méfier d'une transposition par trop directe des textes bibliques traitant de questions éthiques, notamment quand celles-ci dépendent étroitement de la culture de leur époque. Dans une certaine mesure, il nous faudra donc décevoir nos auditeurs. Mais on pourra aussi profiter de cette question que pose le texte pour avancer ensemble dans un approfondissement des connaissances historiques, bibliques et autres. Le dossier du conseil permanent luthéro-réformé est toujours intéressant à lire :

www.protestants.org/textes/homosexualite/cplr.htm

Enfin, la discussion actuelle sur l'évangélisation peut être approfondie et en même temps apaisée par cette conviction théologique exprimée en Romains 1 : autant il nous appartient de proclamer l'Évangile, autant il ne nous appartient pas de juger notre prochain, car c'est Dieu lui-même qui se réserve la manière dont il veut faire accéder tout un chacun à une intuition du salut, et la manière dont il veut l'appeler.

1 On ne sait pas avec certitude si le v 26 parle de l'homosexualité féminine – ce serait alors la seule référence dans la Bible – ou plus simplement d'attitudes sexuelles actives de la part de certaines femmes « modernes » de l'époque.